



Éric Baret

« La vraie vie c'est faire face à l'instant »

Interview par Claire Varin

« Aller vers Lui est l'essence de l'ignorance, le repos en Lui est l'essence de la Connaissance. »

Ibn' Arabi: Les Illuminations de La Mecque.

Pour nous faire connaître ici, au Québec et au Canada, le shivaïsme auquel vous puisez depuis de nombreuses années, que pourrait-on en dire?

C'est une des formulations de l'hindouisme. Si on voulait être très superficiel, on pourrait dire que l'aspect métaphysique de l'hindouisme a été formulé dans le shivaïsme, l'aspect plus religieux, dans le vishnouisme et l'aspect, je dirais, yogique, dans ce que l'on appelle le «shaktisme», c'est-à-dire le culte de la déesse. Mais cela reste à la surface. Il y a des éléments métaphysiques dans le vishnouisme, des éléments religieux, rituels, dans le shivaïsme de même que dans le culte de la déesse.

On peut dire qu'un homme traditionnel porte les marques du shivaïsme, c'est-à-dire pressent la non-dualité; se conduit dans le monde comme un «vishnouiste», c'est-à-dire respecte toutes les expressions de la vie; et dans son cœur adore la déesse, c'est-à-dire rend hommage à l'essentiel par la libération des énergies divines qui le constituent.

Les définitions, les classifications, au fond, cela ne vous intéresse pas?

Cela peut m'intéresser sur un certain plan, mais voyez-vous, cela ne concerne pas la vraie vie.

Le shivaïsme, comment l'avez-vous actualisé dans votre vie?

Quand vous êtes percuté par certaines colorations, par certaines visions des choses, cela fait naître en vous l'amour. On aime toujours ce qui nous percute. Dans l'amour, vous devenez identique à ce que vous aimez,.. Expressions, attitudes et même au niveau des réflexes intérieurs. Rien ne se fait de façon volontaire. Quand vous tombez amoureux d'une tradition, c'est cet amour profond qui produira une transposition organique.

Cela vous agace un peu lorsque l'on vous demande de parler de votre vie personnelle?

Cela ne m'agace pas, mais ce qui m'arrive personnellement n'a aucun intérêt ni pour moi, ni pour mon environnement. L'approfondissement de la démarche du shivaïste est ce qui nous intéresse ici.

Pouvez-vous nous parler de votre rapport à Dieu, à la divinité? Croyez-vous à la fois en un dieu impersonnel et personnel?

Le mot Dieu, c'est un concept. Quand vous levez le concept «Dieu» il peut rester une intimité. Mais l'intimité n'est jamais formulable. Le Dieu dont parle Eckhart est écoute, mais il n'a pas de barbe blanche.

Ce n'est pas un dieu anthropomorphe, personnel.

Les divinités de l'Inde ne sont pas des inventions conceptuelles. Ce sont des éléments présents entre deux états, l'état de veille et de sommeil profond, de sommeil profond et de rêve. Quand vous vous donnez sciemment à ces moments, tout ce monde subtil peut vivre en vous. Mais le mot Dieu n'intervient pas. Il n'y a pas que des vers, des escargots, des poissons, des êtres humains et des anges: il y a beaucoup d'autres choses, et c'est dans les passages entre les états que ces contacts ont vraiment lieu. Dans le Yoga, on explore la corporalité, le psychisme; tous ces éléments de très grande pureté sont, jusqu'à un certain point incarnés, liés à certaines régions du corps.

C'est-à-dire?

C'est-à-dire que l'on n'a pas besoin de prendre l'avion pour accomplir le pèlerinage à Bénarès, se rendre aux bûchers crématoires. Tout cela, on le porte en soi. Toutes les colorations, les odeurs, les goûts, les touchers, les sons correspondent à ces niveaux de divinités. Le corps est fait de ces sons, odeurs, goûts, perceptions. Quand on abdique sciemment la corporalité faite de défenses, peurs, désirs, préhensions, une autre corporalité se présente, une corporalité cosmique. À ce moment-là, on a l'intime conviction de ce que peut vouloir dire «le monde est en soi». Et ce n'est pas un concept.

Quelle serait, à votre avis, la voie la plus directe pour parvenir à la perception du divin?

Par l'acceptation totale de l'absence de divin. Par la prise de conscience que tout votre fonctionnement est sans cesse refus, sans cesse ajournement. Par la prise de conscience que l'on vit uniquement dans la mémoire, que le corps vit sans cesse dans l'attraction-répulsion, dans la peur, qu'il y a sans cesse cette référence à soi-même. Cette vision de l'absence de Dieu est le premier reflet de la divinité.

Un homme se plaignait d'être privé de Dieu et Ma Ananda Mayi lui avait répondu: «Vous vous trouvez maintenant dans l'état où Dieu s'exprime par son absence». C'est un reflet comme un autre: Dieu se reflète d'abord comme absence, ensuite comme présence et ensuite, si celui qui a perçu l'absence de Dieu puis la présence de Dieu a la grâce d'abdiquer totalement, il reste une évidence.

C'est cette totale obéissance dont a parlé Eckhart, cette totale acceptation, c'est ce Dieu qui est au-delà du dieu créateur et de la créature. Le dieu créateur est un dieu limité. Il y a quelque chose qui se trouve au-delà du dieu créateur, au-delà des créatures: c'est le vrai Dieu. Il n'a pas de forme. Il n'appartient à aucune religion et toutes les religions s'y réfèrent. C'est la lumière qui éclaire les états de veille, de rêve, de sommeil profond.

C'est ce qui fait que si on vous demande à brûle-pourpoint «Est-ce que vous êtes?», vous dites oui. Vous dites: «Je suis». Cela, c'est le reflet phénoménal de ce Dieu. Ce n'est pas «Je suis ceci... Je suis cela...». Uniquement: «Je suis». C'est le cœur.

Lorsqu'un musulman vous salue, il touche le cœur de la main. C'est le silence profond commun à toutes les traditions. Il n'y a pas un cœur chrétien ou un cœur hindou.

Et l'éveil, est-ce qu'il est commun à toutes les traditions?

Toutes les traditions ont parlé de l'humilité.

L'éveil, c'est l'humilité, c'est arrêter de prétendre être ceci ou cela, arrêter de prétendre être auteur, arrêter de prétendre diriger sa vie, se rendre compte que le courant des choses est là et se donner à ce courant sans vouloir diriger. Quand vous lisez Ib'n Ata Allâh al-Iskantari, Layman P'ang, ou la Ribhu Gita il y a ce même silence, cette même humilité qui ont présidé à l'expression. Mais il n'y a pas d'éveil personnel. Quand Eckhart finit son sermon, il dit

toujours, d'une manière ou d'une autre: «Prions pour que cette vérité prenne corps en nous.» Il ne prétend jamais être dans la vérité.

Parce que cette notion d'éveil, telle qu'on la connaît en Amérique du Nord, en Occident, elle prend un sens beaucoup plus, je dirais, exubérant.

Cela, c'est du commerce. Ce sont des gens qui cherchent des décorations, la Légion d'honneur. On sait très bien maintenant que la Légion d'honneur, cela ne vaut plus grand-chose.

... La Légion d'honneur de la spiritualité.

Oui! Alors, beaucoup de gens ont la Légion d'honneur. C'est facile d'acheter une femme jeune et jolie. C'est facile dans notre société de gagner beaucoup d'argent. Finalement, le dernier élément... on achète l'éveil. Ce n'est pas très cher.

Ou cela peut être très cher.

C'est une denrée comme une autre. L'éveil personnel, c'est un manque de compréhension.

L'éveil, c'est la réalisation qu'il n'y a personne qui peut s'éveiller. On est dans un moment de totale humilité. Dire «Je suis éveillé» est factice. Cela ne veut rien dire.

N'y a-t-il pas d'effets physiologiques qui accompagnent cette humilité qui nous viendrait soudainement? Et d'abord, y a-t-il soudaineté? C'est un autre cliché en ce qui concerne l'éveil ici. On se dit que c'est une chose qui nous vient soudainement et qui, en plus, s'accompagnerait de phénomènes lumineux et autres. Tout un cirque en fait...

Il y a des degrés de relativité de l'ignorance. C'est-à-dire que vous pouvez très bien constater une certaine forme de purification. Il y a cinq ans lorsqu'un homme vous quittait, vous étiez traumatisée pendant un bon moment. Le prochain homme qui vous quitte, vous êtes traumatisée pendant quinze jours, puis deux jours. Il y a dix ans quand vous vous retrouviez sans argent avec un loyer à payer, cela vous mettait dans des états pas possibles. Un jour, vous vous trouvez sans argent avec un loyer à payer et vous sortez dehors et regardez le ciel et vous êtes heureuse. Incontestablement, on peut percevoir une forme d'apaisement qui se fait dans ce que l'on appelle une démarche spirituelle. Vous pouvez voir à quel point, à une époque, votre corps était toujours en réaction, toujours tendu. Vous dormiez huit heures par nuit et vous vous réveilliez fatigué. Vous pouvez vous rendre compte qu'à une autre époque, vous dormez le tiers de ce temps et vous vous réveillez complètement disponible. Si on vous dit que vous êtes un homme imbécile, aucune région de votre corps n'est ébranlée par ce commentaire. On peut tout à fait se rendre compte de cela. C'est une constatation purement objective.

Au niveau de l'effet physiologique de l'éveil, mon maître a formulé qu'en effet, à la suite d'une compréhension totale, la transformation s'immisce dans toutes les cellules et qu'il y a une harmonisation corporelle et mentale. C'est seulement en Inde que l'on a porté l'attention là-dessus. Dans la tradition chrétienne, on n'a jamais mis l'accent sur cette extériorisation; dans le bouddhisme et dans l'Islam, très peu. Pour la bonne raison que cela n'a aucune importance. Lorsque quelqu'un est libre de lui-même, que dans son corps se fasse un certain rééquilibrage, que son psychisme se transforme, cela ne le concerne pas parce qu'il n'y a plus de personne.

L'éveil est soudain alors que la transformation du corps, dans l'espace-temps, est progressive. On n'a même pas besoin d'en parler, dans le sens où la recherche de l'éveil n'est pas la recherche de ces expressions. En profondeur, elle est le pressentiment d'être libre. Cela n'a rien à voir avec un effet. On pourrait dire que c'est presque dommage qu'il y ait ces effets. Ce qui importe, c'est de se sentir libre.

C'est simplement le mental qui recherche sans cesse une aventure nouvelle ou la même aventure jamais réalisée, celle de rejoindre l'esprit alors que le corps existe toujours, d'aller du superficiel au profond.

Oui. Mais du point de vue de l'Orient, il n'y a pas le corps et l'esprit. C'est une même chose. En Occident, on s'est imaginé que le corps et l'esprit étaient différents. Le corps, c'est le cerveau. Le cerveau, c'est la pensée. Le corps et la pensée sont une seule chose. Il n'y a pas de différence. Il existe peut-être des gens qui ont une démarche en apparence superficielle, mais une démarche superficielle est un camouflage pour une démarche profonde. Certains peuvent penser qu'ils ont une démarche superficielle mais, tôt ou tard, cela deviendra profond. Il ne faut pas juger l'orientation humaine. Chaque humain suit son cheminement selon ses propres lois. Il n'y a pas deux voies identiques. Alors, parler de superficialité et de profondeur relève uniquement du commentaire.

C'est Maharaj qui a dit, je crois, que les saints sont d'anciens démons et les démons, de futurs saints. Seul le temps peut permettre une qualification. Je n'entre pas du tout là-dedans parce qu'il n'y a pas de temps, mais, sur un certain plan, on peut dire cela. Donc, superficiel, profond, cela ne veut rien dire.

Comment, au-delà d'un certain exotisme spirituel, le shivaïsme peut-il s'actualiser dans la vie des Nord-Américains?

Tous les êtres humains ont la même demande, la même recherche. Tous veulent être heureux, tous veulent se retrouver satisfaits, sans besoins. C'est ce qui unit tous les êtres humains. C'est ce qui fait que vous n'êtes pas un chat. Un chat sur son fauteuil est totalement satisfait. L'être humain est totalement insatisfait. Après un moment de satisfaction, tôt ou tard, il va chercher autre chose. Parce que finalement il a ce pressentiment de la liberté, il la cherche par tous les moyens: par les guerres, les paix, par toutes les excentricités possibles. Une maturation se fait. Vous cherchez dans la juste direction.

Que le shivaïsme du Cachemire puisse provoquer chez certaines personnes un questionnement ou aide à le préciser, c'est merveilleux. Si on lit les Sermons d'Eckhart, c'est la même chose. Ce qui importe, c'est qu'une tradition soit reformulée à l'époque où elle est ressentie. Quand vous lisez Eckhart, cette transposition se fait spontanément parce que ce sont de grands textes. Quand vous lisez des textes très trafiqués, il faut transposer, ce qui demande parfois quelqu'un qui transpose pour vous, un instructeur spirituel.

Croyez-vous qu'un maître spirituel peut aider «l'élève» à se libérer?

Non. Mais il peut aider la personne qu'il rencontre à se rendre compte qu'elle n'est pas libérée, à mieux se rendre compte de ses antagonismes, ses restrictions. Il va l'amener à prendre conscience à quel point sa vie est étriquée et à quel point elle aspire à ce qui est au-delà de la restriction. Mais il n'y a pas d'éveil, donc pas d'éveillé, donc personne qui puisse être aidé. Il s'agit d'un processus de maturation. C'est un peu comme lorsqu'un petit enfant demande certaines choses et que vous lui racontez un mythe; quatre ans plus tard, lorsqu'il posera la même question, vous lui raconterez un autre mythe qui sera plus substantiel; jusqu'à ce qu'un jour, vous puissiez exprimer les choses plus directement. Un instructeur spirituel est celui qui va aider votre formulation, votre questionnement, à se préciser.

Pensez-vous qu'il est nécessaire d'avoir cet instructeur, faute de quoi on vivrait des égarements fréquents ou répétitifs, ou encore une stagnation?

Le problème ne se pose pas. C'est un peu comme si on demandait «Est-il nécessaire de tomber amoureux?». Vous tombez amoureux ou vous ne tombez pas amoureux. Vous faites une rencontre

ou vous ne la faites pas. Si vous la faites, c'est parfait; si vous ne la faites pas, c'est parfait aussi.

Est-ce que le maître peut nous aider à éteindre le bruit du monde?

Non. C'est quand le bruit du monde s'éteint que vous rencontrez celui qui doit vous aider.

On dit souvent que c'est lui qui nous cherche, que ce n'est pas nous qui cherchons; nous, nous trouvons.

C'est un courant. Un courant qui vous prend en charge. Il faut faire une grande différence, une totale différence, une absolue différence entre un maître et un instructeur spirituel. Le maître est ce que l'on appelle un guru. Le guru, c'est celui qui est pleinement établi dans la vérité, dont la présence se reflétera dans la présence de l'élève. Son enseignement n'a aucun sens: il n'enseigne pas. Son être seul est son enseignement. Il y a des gurus qui formulent, répondent à des questions; il y en a qui ne répondent pas. Les paroles de ceux qui répondent ne constituent pas leur enseignement véritable.

L'instructeur spirituel, c'est quelqu'un qui a eu un pressentiment profond de la vérité et qui s'est rendu compte de ses antagonismes, mais qui n'est pas établi sciemment dans la vérité. Il a des moments où les éléments supérieurs à ses capacités passent à travers lui, où un enseignement, un courant peut s'exprimer; il peut participer au cheminement d'un de ses amis. C'est ce que l'on appelle un «upa guru». Il aide à préciser la question fondamentale, mais le seul qui a droit au titre de maître ou de guru dans le sens de l'Inde, c'est celui qui est assis dans la vérité. À jamais, celui qui ne peut jamais revenir à un fonctionnement personnel. Chez qui jamais un désir ou une peur ne peuvent apparaître, sinon cela signifie que la personne a encore un fonctionnement personnel, limité, réactif.

Maître Eckhart dit très clairement au sujet de Saint Paul: «Quand la grâce l'a quitté, il resta ce qu'il était»: un pauvre homme.

Il n'y a pas de désir chez un maître. Un maître n'a pas un ego qui vient de temps en temps et qui s'en va.

Mais tant qu'il y a une personne, est-ce qu'il n'y a pas un ego?

Oui. Mais chez un maître, il n'y a plus de personne.

Ils doivent être extrêmement rares quand même, non?

Il y a effectivement très peu de maîtres Eckhart. Mais le fait qu'il y en ait un suffit à prouver la possibilité. Quand vous rencontrez un tel être qui ne prétend rien, n'enseigne rien, ne demande rien, vous êtes percuté. C'est ce qui importe.

Estimez-vous qu'en Occident on est davantage habité par quelqu'un comme Descartes que par Dieu?

Dieu est ce qui éclaire la vie. Descartes n'existe pas.

C'est tout de même lui qui a dit: «Je pense, donc je suis».

Oui. Les gens ont dit des tas de choses.

Mais Descartes a marqué l'Occident.

Non. Il a marqué certains professeurs d'université qui ont besoin de gagner leur vie

... Et la philosophie, à tout le moins.

Quand on prend votre enfant et le coupe en morceaux devant vous, ce que dit Descartes vous concerne très peu. La vie n'est pas concernée par les pathologies des philosophes français.

On vit une époque très sombre —qui a, par le fait même, son côté lumineux— mais sombre au plan politique et social. Est-ce que vous croyez que l'on a beaucoup d'espoir de se sortir de cette crise de fin de siècle et de millénaire?

J'espère que non parce que finalement ce qui est sombre, c'est la prétendue recherche spirituelle. Ce qui est sombre, c'est de voir des professeurs de Yoga à tous les coins de rue. Ce qui est sombre, c'est le channeling. Ce qui est sombre, c'est la recherche spirituelle moderne, c'est cette espèce de fuite de l'instant. Par contre, ce qui est merveilleux, ce qui est «auspiceux», c'est la guerre qui s'approche, ce sont les cataclysmes qui viennent, parce qu'ils remettent profondément en question l'être humain, lui font poser de véritables questions. Tout le reste le fait dormir.

Alors, il faut qu'il soit très clair que l'état du monde, c'est sa chance. Si les dieux font bénéficier le monde de ces mouvements, c'est le cadeau suprême. Malheureusement, il y a des époques où le cataclysme est la seule manière d'amener un questionnement. Dans leur générosité, les dieux vont, je pense, nous aider de plus en plus dans ce sens-là. Tout ce romantisme du Yoga, de l'Orient, de la spiritualité, toutes ces techniques spirituelles de progression, de purification, relèvent vraiment de l'âge sombre. Elles sont vraiment une perte d'argent, d'énergie. Un jour, elles disparaîtront complètement et, à ce moment-là, peut-être aura-t-on moins besoin de cataclysmes pour se réveiller.

Par vos propos, vous pourriez faire scandale...

Ce qui est scandaleux, c'est de faire croire à des gens que, par des exercices, ils iront mieux et que leur interrogation profonde s'apaisera. C'est de faire croire qu'en suivant telle thérapie, en adoptant tel concept, tel vêtement de telle couleur, en mettant sur un mur, ou en pendant à leur cou une image de guru à la mode, cela va amener un questionnement profond. C'est cela la charlatanerie.

La vraie vie, c'est de faire face à l'instant. Les différentes possibilités de conflits s'expriment dans le monde, vous leur faites face, vous regardez ce que cela touche en vous, vous regardez ce qu'est la mort, la destruction. Ainsi, on se rend compte où on en est. Quand votre maison est détruite, quand votre corps est brisé, quand votre famille est éliminée, vous vous apercevez à quel point vous êtes libre ou non de vous-même. Mais s'asseoir dans une chambre à faire du Yoga, à mâcher cent fois une bouchée de riz complet... Évidemment, on s'en porte très bien, mais il n'y a aucun questionnement. C'est une vraie calamité.

Il faut souffrir pour évoluer?

Non. Non. Il faut regarder. Il faut interroger. Vous n'êtes pas obligé de souffrir lors d'un cataclysme. Il faut regarder profondément. Que veut dire en profondeur la souffrance, comment cela fonctionne en vous? Qu'est-ce que votre corps? Quel est votre lien avec lui? Quand votre corps souffre, que se passe-t-il? Quand votre corps respire, que se passe-t-il? C'est très important de voir cela. Il faut qu'il y ait un questionnement de l'instant. C'est la vie qui amène le questionnement.

Je ne veux pas dire que toutes les expressions dont nous avons parlé sont pernicieuses mais, je dirais, plus de 99 % d'entre elles, oui. Si on regarde les choses autrement, on pourrait dire que c'est voulu par les dieux pour que le un pour cent juste ne soit pas à la portée des gens, non pas qui ne le méritent pas, mais qui n'ont pas vraiment la possibilité de le recevoir. Alors, il faut chercher dans tout ce fatras s'il y a quelque chose de sérieux. De même, en Inde, vous avez quatre ou cinq millions de saints hommes sur les routes: parmi ces sâdhus, 99 % sont des

criminels, des psychopathes et des gens simples. Vous avez un pour cent de sâdhus de très grande profondeur et ils s'habillent de la même manière que les autres: ils sont nus avec quelques cendres sur le front et un trident à la main selon leur affiliation. Ce un pour cent se cache derrière une masse pour que l'adepte qui veut vraiment trouver la vérité soit obligé d'utiliser toute son énergie, toute sa discrimination afin de discerner l'authentique sâdhu. Jusqu'à un certain point, ce déferlement de l'Orient a sa valeur, dans le sens où il cache quelque chose de plus profond. C'est un signe des temps, un signe de la décadence.

Quelle est votre position par rapport à l'ascétisme?

Il n'y a pas de position. Il faut des rois, des criminels, des chauffeurs de taxi, des ascètes. Si vous êtes né pour faire un boulanger, c'est merveilleux. Si vous êtes né pour vous retrouver dans une grotte, c'est merveilleux. Le monde profitera de votre silence. Si vous voulez devenir un ascète pour être silencieux, alors la constante agitation mentale que vous aurez dans votre grotte polluera tout votre environnement. Être un ascète est une fonction comme une autre. C'est une fonction organique qui n'est pas supérieure à celle d'une prostituée, d'un banquier ou d'un soldat. Si vous êtes chaste, si vous êtes naturellement un ascète aussi, cette tendance s'incarne en vous à un certain moment de votre vie. C'est merveilleux.

Être un ascète est une très belle vie. Un ascète ne souffre pas. Un ascète qui souffre est un faux ascète. Un ascète, c'est très clair, vit dans la joie. Il ne s'inflige pas de mortifications. C'est un mode de vie incompris. Un ascète est uniquement dans la joie. Si on a la grâce d'avoir cette tendance, c'est magnifique. Mais vouloir devenir ascète, vouloir être dans un monastère, vouloir se retirer du monde dans le but de comprendre, c'est une forme de stupidité, une compensation. Entrez dans un monastère, regardez les moines, écoutez leurs rêves et comment ils ont fait violence à leurs désirs sexuels, à toute leur vie. C'est souvent une catastrophe. Mais si cela vient naturellement, alors c'est magnifique. Ce n'est pas un moyen. C'est l'expression d'un contentement ultime et celui-ci peut aussi bien s'exprimer chez un banquier.

Selon la conception du Shivaïsme, tout ce qui est plaisir, bonheur, nous rapproche du divin.

Quand le corps a un très grand plaisir, tout est dilatation. Quand il y a souffrance, tout est restriction. Sur un certain plan, le plaisir, la joie, sont plus proches de la joie ultime que la souffrance. La dilatation est plus favorable que la contraction.

Et le plaisir sexuel?

Le plaisir sexuel est un plaisir très profond. Si l'on connaît l'art et l'on se rend compte qu'il n'y a personne pour se réjouir, à un moment donné les deux partenaires s'éliminent totalement, il n'y a que vibration, joie. C'est là le plaisir le plus proche du divin. Il peut éventuellement basculer et devenir un profond saisissement spirituel dans le sens où, quand vous aimez, vous renoncez à vous-même. Si les partenaires s'offrent l'un à l'autre, à un moment donné les deux offrandes s'annulent et se transforment entièrement.

Mais si l'acte sexuel est fait pour soi-même, si l'homme a un besoin et qu'il achète une femme pour le satisfaire, si la femme a un besoin de sécurité et qu'elle a épousé un homme parce que c'est plus pratique, alors les rapports sexuels qui en découlent sont des rapports sexuels, mais pas des actes d'amour. L'acte d'amour est l'expression suprême des choses. Ce n'est pas sans raison qu'existe «Le Cantique des cantiques» chez les chrétiens, si Ibn' Arabi a écrit ses lettres d'amour, si Rûmî a sans cesse formulé cet élément-là, si dans l'Inde, dans le tantrisme, il est extrêmement considéré. Mais c'est un art et non pas une compulsion.

Et l'homosexualité, que pourriez-vous nous en dire? Parce que le don, il existe aussi dans l'homosexualité.

Le don, il est partout. La vie, c'est le don. Le don existe également dans la guerre. Si vous regardez très profondément, enlever la vie à un autre être humain est aussi un don, une libération, c'est aussi l'enseignement de Krishna dans la Gita, Le don est partout. En Inde, l'homosexualité est très respectée. Naturellement, la physiologie de l'homme et de la femme font qu'ils ont une certaine complémentarité. L'homosexualité «psychique» est souvent une défense, mais l'homosexualité «corporelle», érotique, n'est pas forcément problématique. Les sculptures des temples indiens montrent des moines avec des petits garçons, avec des chevaux, avec des oies. Ce sont purement des variantes érotiques. Chaque personne a un érotisme différent, ce que je comprends très bien. Mais le fait qu'un homosexuel se pense homosexuel, se veuille homosexuel, comme l'hétérosexuel qui s'affiche hétérosexuel, cela représente une restriction.

Donc vous ne pensez pas que ce soit une maladie comme certains ont voulu le faire croire? Souvent, l'hétérosexualité est une maladie et l'homosexualité aussi.

En terminant, croyez-vous que le silence est d'or et la parole, d'argent?

Le silence, c'est la parole. La parole, c'est le silence. Il n'y a pas de différence. C'est un regard. Quand on écoute une formulation authentique, elle amène au silence et le silence est dans toutes les expressions. Il n'y a pas de différence.

Avec la gracieuse permission d'Éric Baret Ce texte est tiré du livre Le Sacre du Dragon Vert, par Éric Baret, Éditions JC Lattès, Paris, 1999, ISBN2-7096-2077-4.

« On ne décide rien »

Par confiance on entend que l'homme, du fond d'une véritable humilité et charité, reconnaisse son impuissance et que, comprenant bien sa situation, il s'en remette à Dieu. Fais cela joyeusement, en te détournant de toi-même. Car Dieu aime celui qui se renonce joyeusement.

Jean Tauler, Premier sermon pour le 11^e dimanche après la Trinité.

Ce qui est dit dans nos entretiens provient d'une évidence sans forme et peut sembler contraire à certains systèmes de pensée. Si des éléments ébranlent notre état émotionnel, nous blessent ou laissent une forme de conflit, il faut en discuter, chercher ensemble et voir comment se présente cet inconfort. Considéré humblement, sans a priori, tout conflit devient source de maturation. C'est l'antagonisme qui fait grandir.

Vous dites qu'il n'y a rien à faire avec ce qui est là - émotion, tension... - et que ça va se résorber. Cela signifie-t-il qu'il ne doit finalement pas y avoir de tension ? N'est-ce pas contradictoire ?

Lorsque vous sentez une tension, vous n'avez pas le choix. Quand vous vous mordez la langue, vous ne pouvez pas revenir en arrière, sentir la réaction dans toute la structure du visage, ou plus. Savoir s'il était justifié de se mordre la langue, si c'était une erreur, si vous méritiez de vous mordre, est un questionnement qui a son intérêt, mais il vaut pour les gens qui n'ont pas mal à la langue.

Avec la douleur, vous n'avez pas le temps de réfléchir au pourquoi. Vous restez avec la sensation de la langue... Que se passe-t-il ? La langue mordue n'est pas quelque chose de statique ; c'est une vibration, une masse électrique, des éclairs qui jaillissent dans tous les sens... Votre

système physiologique est fait de telle manière que vous n'avez rien à faire pour ressentir cette réaction. Vous n'avez pas à vous concentrer sur la langue pour sentir ce qui s'y passe. Vous remarquez également que, lorsque vous vous mordez la langue, le goût des aliments dans la bouche, la musique que vous écoutez, le film que vous regardez perdent pendant quelques instants de leur substance. Ils deviennent sensoriellement secondaires par rapport à votre sensation de la langue. Vous n'avez donc pas à choisir d'arrêter ceci ou d'arrêter cela. C'est la langue qui choisit, c'est la langue qui devient votre objet de contemplation, de ressenti. La langue vibre, elle saigne, elle élance... Tout cela apparaît dans votre organisme. Il y a d'abord eu cet éclatement, cette sensation très forte. Par la nature même de votre organisme, de tout le système immunitaire, de la structure de la cellule, petit à petit le traumatisme va se réduire, le sang va s'arrêter de couler, la douleur va s'étaler dans le très grand espace du visage et, graduellement, se vider. Il n'y avait aucun choix, aucun dilemme, il n'y a eu aucune réflexion. Quand on vous suggère d'écouter la situation, c'est de cela que l'on parle. Il n'y a de place ni pour un choix ni pour une volonté ; la langue elle-même, par sa propre qualité, va résoudre le problème. La situation qui paraît conflictuelle ne l'est que parce qu'on la voit coupée de son environnement. Vous laissez la situation, comme la langue, devenir sensible, et l'élément conflictuel va également disparaître. Il va rester ce qui est là : un événement qui peut amener un désordre physiologique dans votre organisme, mais qui sera ressenti sans conflit psychologique. Dans un moment de disponibilité sensorielle, il n'y a pas de place pour un conflit psychologique. Mais généralement, quand on se mord la langue ou quand un conflit apparaît dans la vie, on recouvre la sensation de douleur de la langue, la sensation propre du conflit, par un imaginaire, c'est-à-dire par une réflexion sur le pourquoi et le comment. Ce que nous suggérons ici, c'est de se rendre compte de ce mécanisme qui existe en nous. Par la magie des choses, quand on se rend compte profondément de quelque chose, la chose cesse sans qu'on le veuille. Quand vous constatez que ce que vous preniez pour un serpent est une corde, vous n'avez aucun effort à faire pour ne plus croire que c'est un serpent. La vision de la corde dissout le serpent. Vous ne voyez pas la corde pour supprimer le serpent, mais, du fait que vous avez laissé la vision de ce qui était là s'imposer en vous, l'élément imaginaire a magiquement disparu. Tout élément problématique disparaît de la même manière. Il n'y a aucune activité là-dedans ; ce n'est pas quelque chose que vous faites, c'est quelque chose que vous enregistrez. Vous enregistrez le fait que vous êtes disponible à un conflit et que ce conflit se résorbe. Vous enregistrez le fait que vous résistez à un conflit et qu'il demeure en tant que conflit. Vous n'avez aucun choix. Plus vous vous en rendez compte, plus vous constatez que vous laissez les conflits être de plus en plus libres en vous et que vous les percevez de moins en moins comme conflictuels. Il y aura toujours des événements qui vous sembleront plus ou moins harmonieux, mais cette apparente disharmonie ne vous fera pas quitter le ressenti de l'harmonie.

Au travail, je suis entouré de personnes qui, comme beaucoup de gens, pensent que le bonheur se trouve dans un compte en banque important, de belles voitures, ce genre de chose. Ce genre de conversation les intéresse naturellement. Je n'ai aucune compétence particulière ni en matière de voitures ni en matière de Bourse, mais en même temps j'ai envie de continuer de discuter avec eux. Comme je ne crois plus à tout ça, je n'arrive plus à communiquer.

Il faut en profiter pour apprendre ! [Rires.]

Jean Klein était intarissable sur les placements boursiers. Il s'est d'ailleurs ruiné plusieurs fois à cause de cela. Il a aussi ruiné quelques élèves et en a enrichi d'autres. Quand quelqu'un parle de voitures, il faut écouter. C'est fascinant, quelqu'un qui a la connaissance de ces étranges machines. Si on écoute vraiment, on trouve là de très belles choses, comme dans tout le reste. Ce n'est rien en soi, mais c'est extraordinaire aussi.

Si l'on écoute vraiment, sans préjugé, la magie de la Bourse, la magie des placements est une chose extraordinaire. On ne peut pas comprendre les événements économiques, politiques, militaires, si l'on ne comprend pas cela. Donc, si on le regarde avec une vision claire, rencontrer un homme d'affaires de haut niveau, parler avec lui de placements et d'économie est très intéressant. Cela dévoile des tas de choses sur les problèmes politiques et sociaux de notre temps. C'est une forme d'œuvre d'art.

Dans l'écoute, rien n'est inintéressant. Pas un métier, pas une activité, pas une passion n'est absurde ; c'est notre regard qui l'est parfois. Tout est fascinant. Quand nous croyons être avec des gens qui vivent de manière superficielle, c'est nous qui sommes superficiels. Quand on écoute leur fonctionnement, on trouve l'essentiel en cela aussi. À leur manière, ces gens ne font que parler de la tranquillité.

On s'aperçoit que ce que l'on écoute ne parle que de la tranquillité, même si cela s'exprime à travers des propos politiques ou économiques. Un autre dialogue peut alors s'engager.

Faire un, faire corps avec ce qui se présente. Rien n'est étranger. Les gens que je rencontre, c'est mon milieu ; j'écoute. Quand je ne connais pas, j'interroge, non pour savoir quelque chose, mais parce qu'il y a une forme de résonance. Il n'y a rien qui soit étranger. Sinon, je suis dans un projet. Si je pense qu'il vaut mieux méditer, faire du yoga, je suis coupé de la société. C'est normal que je me sente isolé ! Non... Quand je fais du yoga, je fais du yoga. Quand je suis dans une salle de casino, j'écoute, je regarde.

C'est extraordinaire, ce que l'on découvre sur l'être humain, sur la beauté dans n'importe quel endroit, quand on écoute. Que ce soit en prison, dans la salle d'attente d'une clinique, dans un restaurant de gare, il faut écouter, regarder. Regarder la joie, la souffrance, l'agitation, les préoccupations, l'anxiété, les besoins, comment les gens fonctionnent... Déjà, une résonance se fait.

Quand une chose m'est étrangère, quelle qu'elle soit, c'est que je vis dans ma prétention. Je regarde alors en moi-même et je remarque que je suis encore en train de prétendre qu'il y a des choses supérieures à d'autres. Cette prétention est une histoire. La beauté est partout. C'est à moi d'écouter et de la découvrir dans toutes les situations.

Certaines sympathies sont plus évidentes que d'autres, bien sûr ! Il y a des gens pour qui la porcelaine chinoise bleu et blanc est ennuyeuse. Il y a des gens pour qui la musique orientale est ennuyeuse. Mais, à un moment donné, la période qui vous passionne est celle qui est devant vous. Avec un policier, je suis passionné par la police. Avec un banquier, je suis passionné par la banque. Pour rien, pour la joie, parce que c'est passionnant de voir comment quelqu'un voit le monde, comment il fonctionne. Je me vois exactement comme lui : les mêmes peurs, les mêmes attentes, le même fonctionnement. Une forme de sympathie est présente. Quand je trouve quelque chose d'antipathique, je tourne la tête et je vois que c'est moi qui n'écoute pas.

Ce n'est pas au monde de m'écouter, c'est à moi d'écouter le monde. Quand j'écoute le monde, il y a une résonance. Mais si je demande au monde de m'écouter, de voir les choses comme moi, si je demande au banquier de mâcher du riz entier, il y a séparation. Le banquier suit sa route, exactement comme tout le monde, l'homme d'affaires aussi, le prêtre aussi ; il n'y a aucune différence. Il faut profiter du milieu où l'on est ; pas pour apprendre quelque chose, pas pour devenir banquier ou quoi que ce soit d'autre, mais pour la simple joie d'apprendre.

C'est un peu comme quand on joue avec un enfant. On n'apprend pas les règles du jeu dans le but de gagner ou de perdre, mais pour jouer. De la même manière, quand on se trouve mêlé à tel ou tel milieu social, on écoute, on apprend les règles par résonance, par affection pour l'environnement. Il n'y a plus de sentiment de séparation. Bien sûr, je fonctionne d'une certaine manière. Je ne vais peut-être pas dans les mêmes restaurants que certains hommes d'affaires, j'ai peut-être une voiture différente, mais ça, c'est la vie qui le décide pour moi. Ce n'est pas mieux, ce n'est pas

moins bien. Les grosses voitures ne sont pas moins que les petites voitures. C'est la même chose. J'écoute ce qui m'entoure. Si demain je me trouve dans un milieu de produits diététiques, j'apprendrai également là ! Mais ce n'est pas mieux. Il n'y a pas de différence. Écouter, découvrir, aimer. C'est ce qui est là quand je ne prétends pas que cela devrait être autre chose, quand je ne prétends pas savoir ce qui est juste. Ce qui est intéressant, c'est ce qui est sous mes yeux. À moi de m'en rendre compte.

Je dois bien prendre des initiatives dans la vie... !

C'est merveilleux que vous le sentiez comme ça. Mais ces initiatives que vous prenez sont une réponse biologique à la situation. Si quelqu'un vous donne une gifle, vous prenez l'initiative d'avoir la joue rouge. Si quelqu'un vous dit que vous êtes un grand homme, vous prenez l'initiative de la joie. Si quelqu'un vous dit que vous êtes un homme misérable, vous prenez l'initiative de la dépression... C'est spontané.

Il n'y a pas d'initiative volontaire. Ce que vous aimez dépend de ce que vous avez mangé les premiers jours ou les premiers mois de votre vie. Le fait que vous préférez le salé ou le sucré, les choses solides ou liquides, vient de situations très anciennes, très profondément enfouies. Vous ne pouvez pas décider d'aimer la nourriture indonésienne ou de détester la nourriture japonaise. Vous pensez décider, mais c'est biologiquement inscrit en vous.

Vous ne pouvez pas décider d'aimer l'architecture moghole et de ne pas aimer l'architecture rajput, ou le contraire. L'une vous émeut plus que l'autre. Où est le choix ? Vous ne pouvez pas décider de trouver telle femme plus attirante qu'une autre. Vous ne décidez pas si vous préférez telle odeur, tel rythme, tel grain de peau, tel son de voix. Vous ne décidez pas si vous préférez les films violents ou ceux qui montrent la beauté.

Qu'est-ce que vous décidez vraiment ?

Vous ne décidez pas de vos maladies. Vous ne décidez pas comment vous vous sentez quand votre femme fait des compliments sur la beauté du voisin. Quand vous avez une augmentation de salaire, quand vous perdez de l'argent, vous ne décidez pas comment cela vous touche. Quand vos enfants sont malades ou en bonne santé, vous ne décidez pas de vos émotions. Profondément, qu'est-ce que vous décidez ?

Mais il y a quand même des choix par rapport à ce que l'on fait. Vous suggérez bien d'écouter...

Selon tout ce que vous êtes, l'écoute se fait ou non. Quand on fait une suggestion, il ne s'agit pas tellement de suivre la suggestion, mais de vibrer avec elle.

Sur un certain plan, on peut dire qu'avant que l'hiver arrive on le sent venir. Quand on dit « voyez que vous n'écoutez pas » ou « écoutez », ça veut dire que ce mécanisme est déjà en train de s'actualiser. On ne le fait pas s'actualiser, mais le fait même de poser une question signifie que la réponse est en train d'être vécue, ou, plus précisément, la question signifie la réponse en train d'être vécue. Quand on répond, on n'ajoute rien, on ne fait que participer au questionnement en cours. Sans cette compréhension, la question ne serait pas possible. Donc, la réponse ne donne rien. Elle coule exactement comme la question ; elle vient du même endroit : d'un pressentiment. C'est pour cela que ce n'est pas la peine d'écouter les réponses.

Les choses se passent comme elles doivent se passer. La réponse verbalise l'inévitable ; ce n'est pas quelque chose à faire, c'est quelque chose qui est en train de se faire.

N'est-ce pas de la passivité ?

Poser une question est ce qu'il y a de plus éminemment actif. Cela veut dire que l'on se situe dans l'humilité. L'humilité est ce qu'il y a de plus actif. La personne qui pose une question admet un « je ne sais pas », donc elle est disponible. Elle n'affirme plus, elle n'a pas la prétention de savoir. Quand on sait, on ne pose pas de question. Quand on pose une question, c'est que l'on écoute ; on

écoute la question jaillir ; dans cette écoute, la réponse jaillit. La question et la réponse ont exactement la même origine, ces deux formulations véhiculent la même chose : l'écoute dans laquelle toutes deux jaillissent. Poser une question est ce qu'il y a de plus profond, à condition de ne pas chercher une réponse, sinon on se situe encore dans le projet.

Je pose une question, librement, parce que c'est ma résonance. Je sens un conflit dans ma vie et j'exprime ce conflit sans l'orgueil de vouloir le résoudre. Je constate qu'il y a un conflit, clairement. Cela suffit, tout est là. La solution est dans cette soumission à la réalité, à ce qui est là maintenant.

De ce « je ne sais pas », toute action, toute initiative va jaillir. C'est une initiative, une action qui vient de l'écoute de ce qui est là ; ce n'est pas une action qui veut « changer ».

Je sens une restriction dans ma vie et je l'exprime, j'écoute en moi cette restriction. C'est l'écoute de la solution. La réponse est une vibration au même niveau que la question, vibration qui se réfère à ce qui est au-delà de l'une comme de l'autre. Il n'y a pas de réponse à suivre, pas plus qu'à écouter. Il y a une résonance, qui est l'humilité dans laquelle la question est posée. Là est la réponse. La réponse est avant la question. C'est parce que l'on pressent la réponse que l'on peut poser la question. Parce qu'il y a cette humilité, qui constitue la suprême activité... Mais il faut une certaine maturité pour comprendre cela.

Est-ce que vous pouvez, Éric, essayer d'éclaircir un peu ce que vous avez dit cet après-midi, à savoir que l'on ne décide rien et, en même temps, qu'il y a une liberté suprême, que la liberté est totale ?

Il faudrait être un poète pour en parler avec justesse. Ce n'est malheureusement pas une de mes qualifications. Tout ce qui perçu est conditionné. La joie, elle, est non conditionnée. Autrement dit, les moments de joie profonde ne sont pas liés à ce qui est perçu. Mais cela ne fait pas partie d'un cadre de réflexion. La pensée a sa valeur pour des choses plus concrètes, mais il ne faudrait pas polluer la manière d'aborder la vie par la formulation, par la pensée. On ne prétend ici à aucune compréhension de ces choses. Je n'ai aucune compétence lorsque je les exprime. Il y a une résonance en moi ; cette résonance ne connaît rien, ne sait rien ; même ma pensée, ma formulation, n'a pas de qualification pour raffiner cette expression. C'est une résonance, une conviction. C'est informulable.

Est-ce le même « je ne sais pas » que celui de Socrate ?

Quand un petit enfant regarde un sapin de Noël pour la première fois, il est ce « je ne sais pas ». Avant de prétendre savoir, nous avons tous la même disponibilité, Il n'y a rien de personnel là-dedans, cela ne fait pas partie de l'arsenal qu'une personnalité peut avoir ou non.

Il n'y a donc pas de projet possible ?

Le poète véritable est sans projet. Son projet est de célébrer du mieux qu'il peut ce qu'il a pressenti, ce qui le dépasse. Il trouve en lui une facilité à se présenter comme celui qui célèbre, celui qui reçoit la louange, comme la louange elle-même. L'art est cette ouverture aux différentes possibilités. Le poète peut jouer le rôle du serviteur et le rôle de celui qui est servi. Il peut aussi n'être que louange, il peut jouer celui qui est séparé de celui qui cherche, celui qui cherche, celui qui trouve... Cela fait partie de la poésie, cela fait partie de l'art. Cela exprime des émotions profondes. Mais elles ne sont pas progressives.

Le drame, dans les recueils de poésies - je pense un peu à Lalehsvari, mais on trouve cela également chez Rûmî -, c'est que souvent les traducteurs doivent classer les poèmes. Il existe ainsi une traduction (anglaise) du livre de Lalehsvari, La Progression du soi, qui met au début les versets où elle cherche Dieu et à la fin les versets où elle l'a trouvé. C'est la dégénérescence de

la pensée moderne ! Ce devrait être le contraire : d'abord les versets où elle a trouvé, ensuite ceux où elle cherche. Plus que ça, d'ailleurs : un passage incessant de l'un à l'autre.

Quelqu'un qui est libre de tout projet peut profondément vibrer de la présence de l'essentiel, mais aussi de l'absence de l'essentiel. Présence et absence sont deux phases de l'essentiel. L'une n'est pas plus que l'autre. Que ce soit dans l'absence ou dans la présence, le poète a la capacité d'exprimer cet essentiel avec une telle beauté, avec un tel rythme, avec une telle liberté (ne se contredit-il pas d'un poème ou d'un verset l'autre ?), qu'il laisse le lecteur dans une grande liberté. C'est pour cela que la poésie, la musique et l'architecture sont toujours plus près du pressentiment de l'essentiel que ne l'est la pensée.

Les textes suprêmes des grands maîtres de l'Inde sont des textes de célébration. Les grands textes de Shankarâ ne sont pas ses analyses métaphysiques sur l'Atman et le Brahman, ce sont ses hymnes de louange ; c'est là qu'il y a une puissance extraordinaire ! Même chose pour Abhinavagupta. Les œuvres de jeunesse des grands maîtres sont souvent des œuvres métaphysiques, de réflexion, et leurs œuvres tardives des textes de célébration. Finalement, ils quittent toute conceptualisation pour être pure adoration.

Quand j'ai rencontré le grand Gopinath Kaviraj, il demeurait à l'ashram de Mâ Ananda Moyî. Avant de partir pour l'Inde, j'avais demandé à Jean Klein si Gopinath était un homme « libre » - pour employer une expression poétique - et il m'avait répondu : « Il l'était il y a vingt ans, donc il doit l'être encore... » Cet homme a fini sa vie en écrivant des textes d'adoration de la déesse sous la forme de Mâ Ananda Moyî. Dans les derniers moments de sa vie, Jean appelait souvent la déesse et voyait les femmes autour de lui comme telles.

Chez quelqu'un dénué de projet, ces moments de profonde dévotion sont toujours là.

La pure admiration coiffe la métaphysique. Évidemment, il ne faut pas dire cela à des métaphysiciens... Dans un moment de clarté, on est obligé de renoncer à tout savoir. Tout savoir s'avère être une forme d'agitation. Il n'y a rien que l'on puisse savoir. C'est là le seul savoir accessible. La disponibilité découle de cette évidence.

Pour la personnalité, vivre dans un non-savoir est une terreur absolue, mais du point de vue de la créativité c'est la liberté absolue. Quand vous vous rendez compte que vous n'avez rien à devenir, vous pouvez tout devenir ; plus aucune barrière, plus aucun empêchement. Mais tant que l'on veut devenir quelque chose, on vit dans une prison.

Tout est à notre disposition, toute l'extraordinaire fantaisie du monde. On la refuse parce que l'on veut être Napoléon. On veut savoir. On veut posséder. Tant que l'on possède quelque chose, on ne possède rien. Quand on se rend compte que l'on ne possède rien, alors on peut dire - et ce n'est pas un concept - que l'on possède tout. Tout ce que l'on voit est à nous.

Quand vous avez un objet d'art et que vous pensez que vous avez l'objet d'art, vous n'avez rien ! Quand vous savez que, profondément, vous n'avez rien, tous les objets d'art que vous rencontrez sont les vôtres. Vous allez une fois au Metropolitan Museum et vous regardez un merveilleux bronze népalais. Il est à vous à jamais et il ne sera jamais aux gens du musée. Il vit avec vous, il est avec vous. Celui-là est vraiment à vous. Mais ce n'est pas un souvenir, c'est une résonance. Si la vie fait que vous le mettez sur votre cheminée, vous devez lui assurer un confort maximum. Mais vous n'en êtes que le gestionnaire, pas le propriétaire.

Si l'on se prend pour un facteur, on n'est qu'un facteur. Mais si vous vous rendez compte que vous n'avez pas de coloration proprement dite, alors lorsque vous rencontrez un banquier, sur un certain plan vous êtes aussi un banquier, et lorsque vous rencontrez un policier et que vous écoutez, vous êtes également un policier. Tout ce que l'on rencontre, on le partage. À certains moments, on exerce certains métiers plus précis que d'autres, mais tout ce que l'on rencontre, on l'est profondément.

La personnalité, l'ego sont trop mièvres ; ils se contentent de trop peu. Il ne suffit pas d'avoir quelques pièces, il faut tout avoir. Tant que l'on n'a pas tout, on sent que l'on n'a rien. Tant que l'on a un projet, une identité, quoi que ce soit que l'on peut appeler « mien », on se sent pauvre. Quand je n'ai pas la prétention d'être autre chose que ce qui se présente dans l'instant, toute la perception est mienne.

Il n'est pas dit que physiquement, psychologiquement, certaines situations ne sont pas plus faciles que d'autres. Mais, même dans les situations qui nous sont moins familières, on peut trouver une profonde sympathie, une profonde résonance.

C'est l'essence de la démarche tantrique. Tout ce qui se présente est à moi ; pas dans un sens personnel ou psychologique, mais profondément. Tout ce qui se présente est ma résonance. Il n'y a rien qui me soit étranger. C'est cela, le tantrisme.

Ce texte constitue le chapitre 15 du livre *Le Seul Désir : dans la nudité des tantra*, par Éric Baret, Éditions Trait d'Union, Montréal, février 2002, ISBN2-922572-84-6.